

MUSIQUE

CONCERTS SYMPHONIQUES

Je n'ai rien de bien important à dire sur le second concert de M. Colonne. La musique à rythme de danse y tenait, à mon avis, beaucoup trop de place. Entre la *Symphonie en la* de Beethoven, qui ouvrait le programme, et les trois morceaux du *Septuor* du même Beethoven, qui le couronnait, il n'était question que de pièces dansantes, ou à peu près : *Airs de danse dans le style ancien*, écrits par M. Léo Delibes pour accompagner la représentation du *Roi s'amuse*, *Danse des Bayadères*, de l'opéra *Féramors*, de M. Rubinstein; même pour instruments à cordes de M. Giovanni Bolzoni; l'arentelle de Joachim Raff, les *Pêcheuses de Procida*, orchestrée par Müller-Berghans.

Cela fait bien du papillotement et du papilonnement pour une séance sérieuse. Je voudrais que M. Colonne nous offrît un choix de morceaux mieux ordonné et d'un goût plus sévère. Il me permettra même de lui faire observer, en passant, — au point de vue de l'histoire de la musique qu'il nous dit vouloir résumer — que ses deux premiers programmes n'ont pas eu grande portée. En outre, au point de vue du tableau composé des écoles nationales vivantes, nous prendrons la liberté de lui demander, pour la suite, des œuvres plus significatives.

Le ballet de *Féramors* est une page secondaire dans le bagage de Rubinstein, lequel, entre parenthèses, peut s'appeler un musicien allemand né en Russie plutôt qu'un musicien russe. Nous n'avons garde de critiquer M. Bolzoni : toutefois, l'effort actuel de l'école italienne ressortirait mieux, pour nous, de l'audition d'une des deux symphonies de M. Sgambati. De même, il est fâcheux qu'on ne nous fasse pas entendre les symphonies de M. Brahms, présentement au nombre de quatre, et qui représentent, à l'heure qu'il est, l'art symphonique de l'Allemagne à son état de pureté.

C'est vraiment pitié de voir la pauvreté des programmes en France. Le distingué chef d'orchestre du Châtelet s'honorerait grandement à sortir des radiles et des amusettes. Si le public parisien ignore le majestueux génie de Bach; s'il ne sait rien, ou peu s'en faut, des oratorios de Mendelssohn; s'il n'a que des teintures de la musique de Schumann et de Schubert; s'il se doute à peine de la haute valeur de Franz Liszt; s'il demeure étranger au grand mouvement de recherche des compositeurs russes; s'il est en retard, en un mot, sur le public allemand, ouvrez pour lui, les partitions de ces maîtres, et ne le rassasiez pas davantage de l'éternel *Struensee*, ou de cette déplorable *Suite sur Carmen*, qui n'a même pas l'excuse d'être de Bizet.

Soyez plus accueillant aussi aux compositeurs français, vieux ou jeunes. On croirait, en vérité, que nous n'avons à nous prévaloir que de M. Gounod, de M. Saint-Saëns, de M. Massenet. Et puis, surtout, n'abusons plus des extraits de partitions dramatiques dans la forme convenue et qui n'ont plus rien à nous enseigner.

Il y a une trentaine d'années, les jeunes gens possédés du démon de la musique, refoulés de la scène, se sont jetés du côté de la symphonie, et ils ont gagné, à ce jeu, d'apprendre admirablement leur métier. Aujourd'hui, la scène ne leur est pas plus ouverte qu'autrefois, et le concert se met, tout ensemble, à les tenir à l'écart et à jouer des fragments de musique scénique. Les débutants sont troublés et déconcertés.

Ajoutons que la Ville de Paris, au lieu de mettre au concours alternativement une symphonie véritable, avec ou sans chœurs, et un véritable drame lyrique, qu'il serait en son pouvoir de faire interpréter, met au concours des *symphonies dramatiques*, œuvres d'un genre bâtard que Berlioz n'a pu faire accepter qu'à force de génie. Prenons garde à nous! Nous sommes en passe de compromettre les progrès accomplis et de stériliser notre école. La critique indépendante se doit à elle-même de bien éclaircir la situation et c'est à quoi elle ne faillira point.